

Fiche technique

Uruguay - 2001 - 1h32

Réalisateurs & scénaristes :

Juan Pablo Rebella

Pablo Stoll

Image :

Barbara Alvarez

Musique :

El Peyote Asesino

Los Mockers

Buenos Muchachos

Motivos Navideños

Exilio Psiquico

Zero

Interprètes :

Daniel Hendler

(Leche)

Jorge Temponi

(Javi)

Alfonso Tort

(Seba)

Roberto Suárez

(Gepetto)

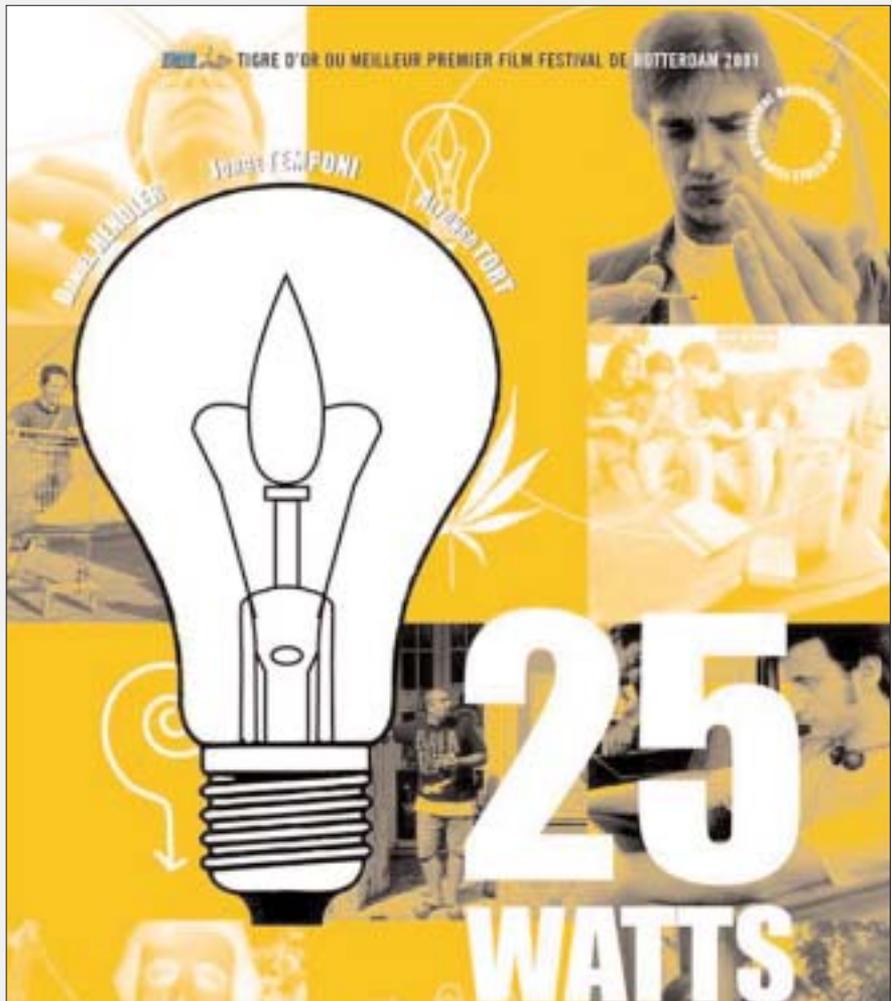
Carolina Presno

(Beatriz)

Frederico Veiroj

(Gerardito)

En 2001, **25 Watts** a été primé dans de nombreux festivals internationaux, parmi lesquels La Havane et Rotterdam.



Résumé

Leche, Seb et Javi traînent avant de rentrer. Un faux pas du mauvais pied et 24 heures à tester les effets des dérèglements du hasard : les amours de l'un, les examens de l'autre, les rencontres farfelues du troisième. Une chronique désinvolte où les décisions se jouent par l'absurde à défaut de pouvoir ou de vouloir trouver sa place.

Critique

(...) Réalisé dans l'insouciance propre aux premiers films, **25 Watts** est une chronique amicale dont la principale vertu est de ne jamais chercher à théoriser. Son traitement, plein d'esprit, d'un quotidien banal à peine teinté de particularisme (ici ou là-bas, les jeunes vivent les mêmes problèmes) lui confère au final un statut d'universalité. Stoll et Rebella, aidés par des comédiens formidables, possèdent le sens du détail et de la rigueur. Revendiquant l'héritage de Kevin Smith (**Clerks**), d'un

Jarmusch débutant (**Stranger Than Paradise**) ou de Hal Hartley, les duettistes uruguayens alignent les moments justes et les saynètes drôles sur un ton faussement détaché. Pas un grand film, mais un joli petit essai.

Stéphane Brisset
<http://www.lexpress.fr>

(...) Le ton et le style de ce premier film réalisé par deux jeunes uruguayens inconnus doivent beaucoup au Jim Jarmusch des débuts, et l'on craint même un instant que le film s'avère incapable d'aller au-delà du simple exercice de style référentiel. Mais le projet des deux cinéastes, autant social qu'existential, émerge rapidement de leur histoire faussement désinvolte, faite de glande inaltérable filmée en plans fixes et de gags burlesques millimétrés, et le spectateur se prend très vite d'affection pour les trois personnages principaux, piégés dans une époque et un pays immobiles. L'épicerie et le vidéo-club du coin sont les limites de leur univers, qui réunit pêle-mêle une mémé à côté de ses pompes, une belle prof d'italien et un hamster. Il fait chaud ; la télé, quand elle fonctionne, débite des programmes ineptes. A quoi bon avoir 20 ans en Uruguay, si même les pizzas sont dégueulasses ? Telle est la question pertinente que se posent Stoll et Rebella dans ce film qui transpire l'autobiographie lucide et rigolade.

Cinéastes n°11

Voir un film uruguayen à l'affiche d'une salle de cinéma est un exploit. C'est essentiellement le problème d'une production nationale quantitativement très faible, bien plus qu'un mépris quelconque des distributeurs. Alors on attendait ce **25 Watts** avec une certaine

curiosité. L'attente était-elle trop forte ? Toujours est-il qu'on est déçu. Avec son image en noir et blanc et ses personnages de glandeurs, ce premier film fait penser au cinéma de Jim Jarmusch ou de Kevin Smith... mais de loin et en nettement moins bon. Il n'y a pas vraiment d'histoire dans ce **25 Watts**, et c'est une série d'anecdotes qui fait office de scénario. Le ton de l'ensemble est ironique. On sourit parfois, au début, mais l'ennui finit par gagner le spectateur.

Philippe Descottes
www.mcinema.fr

(...) On adressera d'emblée un bon conseil aux tenants de la vocation encyclopédique du cinéma : n'espérez pas trouver dans ce film la moindre information substantielle sur ce pays, son histoire, sa société. Il ne contient rien sur les révolutionnaires tupamaros, rien sur l'atroce dictature qui y a sévi jusqu'en 1985, rien sur la "Céleste" (l'équipe nationale de football), rien sur le marasme économique et l'échec de la politique du Fonds monétaire international, rien sur les mœurs et coutumes locales. Sauf à considérer que le premier et sans doute le plus trépidant événement du film - Leche marchant dans une déjection canine - a une valeur allégorique et programmatique. C'est l'idée - pour le dire avec la trivialité à laquelle invite ce malheureux incident - que les protagonistes de cette histoire, vivant dans le trou du cul du monde, sont logiquement destinés à se curer la chaussure tout au long du film, pour se débarrasser de la matière et de l'odeur qui l'ont imprégnée.

En un mot, les pauvres non seulement sont dans la merde, mais encore l'essentiel de leur loisir consiste à n'en point sortir. Ce que **25 watts** permet par ailleurs de deviner de la réalité uru-

guayenne - le manque permanent de subsides personnels, la présence de quelques mauvais garçons en mal de produits de consommation courante, le sentiment d'une existence collective fondée sur l'aléatoire et le bricolage - confirmerait cette interprétation, mais n'en donnerait pas moins une idée totalement erronée du film.

Car **25 watts** est manifestement moins relié au haut débit de la chronique sociale qu'à un courant de basse intensité fictionnelle, alimentant en l'occurrence les vertus de la résistance passive aux contraintes et aux passions ambiantes. Le film ressemble ainsi à une sorte de petit traité du tao adapté, avec une fraîcheur et une drôlerie revigorantes, par trois zozos sud-américains, qui font de l'inertie et de la paresse la pierre de touche philosophale de la sédition, et de l'avachissement de leur propre personne un rempart émollient contre la dure triade du rationalisme, de l'utilitarisme et du consumérisme.

Résumons à cet égard les opérations, dont on aura deviné qu'elles sont assez minces. Leche, nonobstant son faux pas initial, ambitionne de trouver chaussure à son pied en rêvant assidument à son professeur particulier d'italien, une certaine Béatrice, qui met à le fuir une constance égale à celle qui le paralyse quand il s'agit de se déclarer. Javier, à l'inverse, gère la séparation avec sa petite amie du moment en s'alimentant de croquettes pour chien et en s'endormant devant une télévision dont l'unique programme semble dévolu aux documentaires sur l'horticulture. Seb, le plus jeune des trois, voudrait bien quant à lui s'initier aux délices du sexe en regardant la cassette pornographique qu'il a louée discrètement, mais divers contretemps repoussent perpétuellement sa leçon de choses.

Aussi bien, qu'ils opèrent séparés ou de concert, le problème fondamental de nos jeunes gens demeure celui du temps - sournois dispensateur des plus divers désagréments -, de sorte qu'ils

emploient le plus clair de leur à le tuer, dans des raffinements extrême-orientaux qui élèvent l'inaction au rang des beaux-arts. Les gags saugrenus qui s'ensuivent - comment ne pas se lever pour aller ouvrir la porte, comment utiliser sa grand-mère en guise d'antenne de télévision, comment faire figurer l'Uruguay dans le livre des records... - sont à cet égard la partie la plus visible d'un film dont le charme et la réussite résident ailleurs : dans la mise en lumière douce (25 watts) de l'inadéquation fondamentale entre le scénario psychosocial et la gloire impromptue de ces corps libres qui lui résistent.

Jacques Mandelbaum
Le Monde - 23 décembre 2003

Entretiens avec les réalisateurs

Cinéastes : Quand et comment vous est venue l'idée de ce long métrage ?

PS : Le projet de **25 Watts** nous est venu à l'idée lorsqu'on avait 20 ans ; l'idée était de faire un court métrage en vidéo que l'on aurait interprété nous-mêmes et qui se serait déroulé sur une seule journée, un samedi, pendant un été soporifique. Par la suite, le scénario a changé, s'est étoffé et aujourd'hui, nous avons la chance d'être interviewés par un magazine de cinéma français.

C : Le fait de venir du monde de la publicité a-t-il été une aide ou un obstacle pour monter votre projet ?

JPR : En fait, les rares expériences dans la pub que nous avons alors se limitaient à de tout petits budgets, très série B. Paradoxalement, **25 Watts** nous a aidés à obtenir du travail dans la pub, où l'on n'avait jamais beaucoup progressé auparavant.

Ps: En fin de compte, la publicité arrondit les fins de mois. Le cinéma, c'est comme le crime, ça ne paie pas.

C: Pourquoi le choix du noir et blanc ?

Ps: Ce fut une décision esthétique-économique. D'un côté cela nous paraissait convenir à l'ambiance que l'on voulait créer dans le film et, par ailleurs, on n'avait pas d'argent pour acheter le matériel couleur.

C: Pour quelles raisons refusez-vous le parallèle avec Clerks ?

JPR: Un jour Pablo m'a appelé et m'a lu au téléphone le résumé d'un film qui était dans le journal. A ce moment là, nous étions en train de terminer la dernière version du scénario. Le résumé pouvait parfaitement s'appliquer au script qu'on était en train d'écrire : un samedi, de jeunes glandeurs, beaucoup de personnages secondaires, le noir et blanc, un petit budget, les longs plans généraux. J'ai ressenti un étrange mélange de colère et de complicité avec ce Kevin Smith.

Peu de temps après le film est arrivé à notre vidéo-club et on a commencé à le regarder en espérant que ce soit notre futur film préféré. Au quatrième gag, j'ai esquissé, pour la première fois, un léger sourire. Il était évident que le réalisateur du film préférerait **La guerre des étoiles** et les blagues bien grasses aux films de Jarmusch et des Monthly Python, qui sont nos références. De plus, par moment, cette vision des choses trop *yankee* et premier degré m'empêchait de profiter vraiment de l'histoire.

C: Comment votre film a-t-il été accueilli en Uruguay ? Et en Argentine ?

Ps: Le film a reçu un très bon accueil tant de la part du public (42 000 spectateurs en Uruguay, c'est beaucoup !) que de la critique. A Buenos Aires, la critique a été positive mais le public n'a pas suivi. En fait, pour nous, le plus grand succès, c'est le simple fait de voir notre film sur un écran dans une vraie

salle de cinéma.

Entretien réalisé par Emmanuel Vincenot
Traduction Elisabeth Navaro
Cinéastes n°11

Vous avez réalisé ensemble ce premier long métrage sans avoir a priori de lien avec le milieu du cinéma. Qu'est-ce qui vous a amenés à choisir cet art ?

Pablo Stoll : A 8 ans, je suis allé dans un cours de cinéma pour enfants à la Cinémathèque uruguayenne. C'était un cours de super-8. A 16 ans, je voulais faire de la BD, mais j'étais nul en dessin, alors j'écrivais des scénarios pour d'autres dessinateurs qui ne les suivaient pas. Je me suis donc lancé dans le cinéma ; à y penser, c'est un excellent moyen de ne pas grandir et d'être payé pour se divertir avec ses amis. De là à faire carrière... L'idée, c'est de tourner des films que nous aimerions voir.

Juan Pablo Rebella : Jusqu'à 18 ans, je n'avais jamais éprouvé d'intérêt particulier pour le cinéma. Ce n'est qu'à la faculté, en fréquentant des amis qui allaient énormément au cinéma, que je m'y suis intéressé. A force de fréquenter la Cinémathèque de Montevideo avec eux, je suis devenu cinéphile. Et cette nouvelle passion, associée au fait qu'étant enfant unique je passais énormément de temps à m'inventer des personnages, avec des conversations très intéressantes entre Playmobil, a sans doute influencé le hasard qui fait que je suis réalisateur et scénariste.

Pourquoi le film a-t-il mis cinq ans à voir le jour ?

Pablo Stoll : Il a été tourné en vingt-trois jours, mais nous avons effectivement passé cinq ans à travailler le scénario. Le film serait certainement différent si nous avions tourné la première version. L'une des choses positives, c'est que nous avons vieilli mais pas nos personnages, si bien que nous avons gagné du

champ. Nous avons tenté un regard critique sans perdre cet attachement ni tomber dans la nostalgie.

Est-ce que l'attitude des protagonistes constitue un scandale en Uruguay ?

Pablo Stoll : En Uruguay, en 2002, les banques ont fermé en provoquant une banqueroute similaire à celle de l'Argentine. Ce fut une escroquerie monstrueuse, et personne ne s'est révolté. Personne ne va donc se scandaliser d'un film.

Combien de temps est-il resté à l'affiche et dans combien de salles a-t-il été distribué ?

Juan Pablo Rebella : Il est resté à l'affiche du 1er juin au 8 août 2001. Il est sorti dans cinq salles du circuit commercial de Montevideo (quatre dans les multiplexes et une traditionnelle en centre-ville). Il y avait une autre copie en circulation dans le reste du pays. Il a été le premier au box-office du premier week-end et a même enfoncé le **Titanic** de l'époque, qui s'appelait **Pearl Harbor**. Pas mal pour un film réalisé entre amis.

A-t-il été distribué à l'étranger ?

Pablo Stoll : En Argentine, au Chili, au Pérou, au Mexique et en Hollande. Et aujourd'hui en France. Quand on pense que cela ne devait pas dépasser le seuil de mon salon...

Ressentez-vous des affinités avec les autres jeunes réalisateurs d'Amérique du Sud ?

Pablo Stoll : J'ai beaucoup d'amis argentins réalisateurs, mais qui font chacun un cinéma trop différent de celui des autres pour qu'on puisse parler d'un courant esthétique. La seule conscience que nous puissions partager est celle d'appartenir à une classe de privilégiés dans un pays où l'on peut mourir de faim.

La sélection du film dans plusieurs festivals internationaux vous a-t-elle surpris ?

Pablo Stoll : Oui, beaucoup. Mais nous sommes des auteurs exotiques et cela aide. Nous pensons malheureusement que nous aurions été sélectionnés même si nous avions tourné quelque chose de beaucoup plus pittoresque.

Juan Pablo Rebella : Avant d'arriver à Rotterdam, nous n'avions pas idée de ce qu'était un festival. Moi je n'y comprenais rien. Je me souviens que nous y avons rencontré le cinéaste argentin Pablo Traperero, que j'admire beaucoup, et qu'il nous a raconté que nous allions passer l'année à faire le tour des festivals. J'ai cru qu'il plaisantait, que tout cela était un malentendu, que, soudain, on viendrait nous dire que c'était une erreur et qu'on nous renverrait.

Vous avez d'ores et déjà tourné un autre film. Comment a-t-il été produit ?

Pablo Stoll : Il s'intitule **Whisky** ; nous sommes actuellement en période de montage. Il a été produit grâce au prix remporté au Festival de Sundance. En plus, nous avons été aidés par l'Argentine. **25 watts** nous a ouvert beaucoup de portes.

De quoi s'agit-il cette fois ?

Pablo Stoll : De la relation de trois personnages aux alentours de la soixantaine, sur fond de fabrique de bas et d'un voyage balnéaire hors saison. L'histoire est partie du fait que la famille de notre producteur a une fabrique de bas, nous connaissions l'endroit... Nous avons inventé l'histoire à partir de là.

Juan Pablo Rebella : Le problème est qu'à l'époque le pays a été frappé de la crise la plus grave qu'il ait connue, et la fabrique a périclité...

Propos recueillis
par Jacques Mandelbaum

Le Monde / Aden 24 décembre 2003

Les réalisateurs

25 Watts est le premier long métrage de Juan Pablo Rebella et Pablo Stoll. Nés tous les deux à Montevideo, en 1974, ils se sont rencontrés à l'Université de cette ville où ils ont étudié l'audiovisuel.

www.mcinema.fr

Filmographie

vidéos

Buenos y Santos	1997
Nico	1998
Victor y los elegidos	1999

longs métrages

25 Watts	2001
Whisky	2002
El service	en préparation

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif Janvier 2004

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com